

**REMISE DU 21<sup>ème</sup> PRIX LITTERAIRE HENRI THOMAS  
ANNEE 2015**

**Jury du Prix Henri Thomas 2015 :**

1. Philippe CUNY, président du jury. Agence Vosges Matin Saint-Dié-des-Vosges
2. Claude KIENER, adjointe à la Culture, ville St-Dié-des-Vosges
3. Gérard Noël (1er président du prix de 1995 à 2011).
4. Richard ROGNET, Poète, Dommartin les Remiremont.
5. Jean Louis PAULY, CDDP d'Épinal, Charmes
6. Lucie LAMBOLEZ, Professeur de Français, Celles/Plaine
7. Catherine HELBLING (médiathèque Victor Hugo).
8. Fabienne NOCE (Neufchâteau) prix Henri Thomas 2014 pour sa nouvelle « L'auto-stoppeur ».

**Lors des délibérations du samedi 20 juin, le jury a attribué les prix suivants :**

**Prix Henri Thomas :**

Le Prix Henri Thomas a été remis à Florian CROUVEZIER (Ventron) pour sa nouvelle « Une rose et ses épines».

**Prix François Jodin :**

Gérald ZANELLI (Nayemont les Fosses) pour sa nouvelle « Dommage collatéral »

**Mentions spéciales :**

- Marylène Colignon (Saint-Dié-des-Vosges) pour sa nouvelle « L'absent »
- Marie-Noëlle Weber (Saint-Dié-des-Vosges) pour sa nouvelle « Edgar est désespéré »

\*\*\*\*\*

**Prix Henri Thomas 2015 :**  
**Florian CROUVEZIER (Ventron) pour sa nouvelle**  
**« Une rose et ses épines »**

*Une rose et ses épines*  
(2015)

Je commençai à ranger les quelques dossiers qui traînaient là, sur mon bureau, éparpillés avec un soin tout particulier. J'éteignis mon ordinateur, me saisis de ma serviette usée et sortis de la pièce. Bonsoir cher collègue. Bonsoir machin, bonsoir truc. L'ascenseur me descendit au rez-de-chaussée. Hall. Porte d'entrée. Rue. Il était seulement 15h30, j'avais du temps devant moi. Le sous-directeur, dans sa grande munificence, nous ayant laissé sortir plus tôt, faute de travail. La flexibilité. Je ferai une heure de plus demain ou dans six mois, au bon vouloir de la conjoncture. Je décidai de rentrer à pied. Pour une fois.

Ainsi je vais, le long des rues spinaliennes que je ne connais que trop bien, mais plus souvent sous l'angle du passager assis à l'arrière d'un bus ou du conducteur au volant. On dit que la marche nous fait redécouvrir les quartiers que l'on a l'habitude de traverser, nous les fait voir sous un angle neuf. Ce n'est pas faux ; des choses se révèlent, des impressions se substituent à d'autres. Je me rends compte que je n'avais jamais remarqué tous ces tags idiots que l'on retrouve sur chaque poteau de gouttière, chaque coffret électrique ou chaque plaque d'égout. Manifestation publique de l'art du pauvre pour les pauvres. Inutile de dire que dans mon costume serré et avec mes chaussures à talonnettes, je n'étais pas dans une tenue des plus agréables pour ce genre de déambulation. Non pas que la marche me fatigue. Mais simplement parce que la place des Vosges, les pavés, la foule, les trottoirs étroits, etc. Question pratique. Remontant la rue S.-G., je décidai de faire un petit crochet par la place C. B. afin de flâner entres les étals du marché couvert. Rien que pour le plaisir des couleurs et des senteurs. Juste pour l'esthétique de l'endroit. Je n'achète jamais rien au marché, je me

contente de la version « super » de la chose, bien que ce préfixe soit des plus trompeurs. Pas tellement pour une question d'argent, plus par commodité, disons-le, par paresse aussi.

Alors que je croise et décroise les allées, brodant un tissu illogique, j'aperçois, devant le stand du marchand de fleurs, un homme. Sa silhouette m'interpelle. Sa dégaine devrais-je dire. Pas son physique non, plutôt la façon dont il est vêtu. Il porte en effet une sorte de long manteau à carreaux, ainsi qu'une vieille besace décrépite, mais surtout son visage est encadré par de véritables favoris comme on n'en voit plus depuis celles de Burt Lancaster dans *Le Guépard* de Visconti. On dirait François-Joseph de Habsbourg où je ne sais quel duc, archiduc ou maxiduc d'un empire oublié. Fichtre ! me dis-je, voilà un drôle d'hurluberlu. Pas dénué de prestance cela dit. Mais pour le moins anachronique. Restons poli. L'envie me saisit alors de m'adonner à l'un de mes petits plaisirs coupables. Attention rien de bien défendu dans cette pratique. Non, juste un petit passe-temps, un loisir : la filature. Oui la filature, comme dans les films policiers avec pipe et béret, sauf que dans mon cas, cela n'a rien ni de dangereux ni de spécialement haletant. Et que je n'ai ni pipe ni béret car si je suis bel et bien agent, ce n'est que dans l'immobilier. Ma première filature remonte à il y a bien longtemps déjà, j'étais encore jeune et cela avait quelque chose d'excitant. Désormais, cela ressemble plus à une balade accompagnée. Pour tromper l'ennui. Car ce n'est pas tellement l'immixtion dans l'intimité des gens qui m'intéresse mais bien plutôt le fait de se laisser promener par eux. Sans le savoir, c'est eux qui vous conduisent de-ci de-là au gré de leur envie ou de leurs impératifs. Je n'en suis pas un adepte régulier, cela me prend seulement s'il y a un déclencheur : une allure, un visage, une parole.

Pour le moment, je reste à distance raisonnable de l'individu en question, assez près tout de même pour voir que celui-ci achète une rose. Voilà une autre raison d'exciter ma curiosité ; m'ônsieur a sûrement rendez-vous avec une demoiselle. A quoi d'autre pourrait servir une rose si ce n'est à déclarer une flamme ? La rose est une fleur ingrate, elle n'est que posture, symbole. Intrinsèquement, elle n'est rien, ne vaut rien. Lorsque celui-ci franchi le porche du marché et sort dans la rue, je me dépêche de prendre son pas. Il y a beaucoup de monde en ce milieu d'après-midi, j'ai peu de chance de me faire remarquer mais beaucoup de le perdre de vue.

L'homme rejoint tout d'abord les quais avant de se diriger vers le jardin du Cours. Entre les allées ombragées et les parterres fleuris commence pour moi le temps des

spéculations. A qui cet homme bizarrement accoutré peut-il destiner sa rose ? A une excentrique dans son genre, rêvant de lettres secrètes et de fleurs offertes en cachette par un amant sorti tout droit d'un roman de Choderlos de Laclos ? Je ne vois dans cette tenue que nostalgie ridicule ou désir de paraître. Me voilà donc curieux de découvrir le visage de la femme à qui cet homme désire ouvrir son cœur. Nous cheminons le long de l'avenue G. La circulation est dense. Son allure est vive, la filature fatigante. Mais intrigante. Je me rends compte que de toute façon, j'aurais emprunté le même chemin pour rentrer chez moi. Tout en gardant ma proie à l'œil, je continue de divaguer sur la personnalité de cet homme. Je ne peux m'empêcher de me demander quelle femme d'aujourd'hui peut bien vouloir d'un homme habillé comme un dandy des siècles passés, un ringard dépenaillé aux yeux du présent – et aux miens. Je me rends compte soudain qu'il n'est plus devant moi. Tout engoncé dans mes pensées spéculatives, j'en ai oublié de le suivre du regard. Je jette un œil par-dessus mon épaule, le rattrape au vol et le rejette à gauche sur le trottoir en face, puis à droite, dans la petite rue G. Je finis par apercevoir sa silhouette filiforme, là-bas, à l'ombre d'une imposante demeure. Il s'engage dans la rue L. Je hâte le pas tout en étant sur mes gardes. Cette fois-ci il n'y a absolument personne d'autre dans la rue. Je le sais, il n'y a pas de raison pour que l'homme se retourne mais en prévention, je préfère me saisir d'un journal que je sors de ma serviette. On voit ça régulièrement dans les films mais bon dieu qui a déjà essayé de marcher avec le nez dans un journal ? C'est l'assurance de percuter un panneau de signalisation ou de mettre le pied en plein sur une déjection canine. Rue des J. Cela fait plus d'un quart d'heure que je le suis. De coutume, mes filatures ne durent guère plus longtemps. Il est rare que des passants fassent un trajet beaucoup plus long à pied. Un peu étriqué dans mon costume, je commence à suer, mes pieds chauffent. Bientôt c'est mon pouls qui s'accélère et le souffle qui me manque car l'homme grimpe à vive allure les marches de l'allée qui mènent à la rue des S. Je peine à le suivre. J'ai par principe de ne pas abandonner une filature avant que la proie ait rejoint le nid. Dans ce cas-ci mon intérêt est trop grand pour que j'abandonne. D'autant plus que je ne suis finalement plus si loin de chez moi. Notre gentleman semble aujourd'hui bien pressé ; je ne vois pas ce qui pourrait sinon justifier une telle allure. Je suis surpris de constater que l'homme s'engage sur le discret sentier des C. que je connais bien pour l'emprunter régulièrement. Je le vois franchir les barbelés d'un parc puis traverse le pré qui s'étend sur cette colline qui domine la ville. Je fais une pause, me retourne. La vue est superbe

de monotonie. Epinal se dévoile dans son infinie grisaille tandis qu'au loin la Moselle se dandine entre la RN57 et des forêts boueuses.

Arrivé au carrefour des deux chemins, notre gugusse s'arrête et fouille ses poches. Je reste à bonne distance, assis sur un banc défraîchi qui ne doit pas avoir connu beaucoup de postérieurs dans sa vie. Je scrute, l'aperçois téléphone à l'oreille. Bref appel. Bientôt il s'en retourne, je me plonge dans la contemplation des pages de mon journal. Il ne me regarde même pas.

Nous redescendons la rue de L. Approchant de mon quartier, je me décide finalement à l'abandonner. Je suis un peu éreinté de cette promenade, les sirènes du foyer m'appellent, enfin surtout celles du canapé et de la télévision et des petits fours que ma femme cuisine si bien. Alors que je suis persuadé qu'il va continuer à descendre, l'homme prend l'embranchement à gauche dans la rue de la F. Ma rue. Je n'en reviens pas. Mais où va-t-il comme ça ? Il n'y a plus tant de maisons par là. Si cet homme était de mes voisins, j'aurais eu bon nombre d'occasions de le rencontrer. Ma stupéfaction arrive à son comble quand je le vois approcher du portail d'une maison. Ma maison. Je le vois sonner. Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Que fait cet homme avec une rose qu'il a achetée au marché devant ma maison ? Une femme lui ouvre. Ma femme. Je n'en crois tellement pas mes yeux que les images s'impriment sur ma rétine sans que la raison puisse les comprendre. Rose. Sourires. Baiser. Baisers. Je reste hébété, là, dans une posture ridicule de paparazzo constipé, derrière les buissons de mes voisins. La dernière chose que j'aperçois c'est les mains de ma femme ; l'une caressant les favoris de l'homme qui lui fait face, l'autre serrant délicatement la rose. Mais surtout se grave en moi, la forme de ses épines.

La forme de ses épines.

\*\*\*\*\*

**Prix François Jodin 2015 :**

**Gérald Zanelli (Nayemont les Fosses) pour sa nouvelle : « Dommage collatéral »**

## **DOMMAGE COLLATERAL**

Mon père, passionné de cyclisme, avait appelé notre chat Robic en hommage au vainqueur du premier tour de France de l'après guerre.

« Il est petit, vif, teigneux, il grimpe partout, y a qu'à l'appeler Robic ! » avait-il déclaré à la vue du chaton qui s'était réfugié sous l'établi du garage.

Ainsi Robic avait été adopté au début de l'été. Depuis, il coulait des jours heureux, passant le plus clair de son temps à essayer d'attraper des oiseaux, à guetter les lézards, à laper le fond de sa soucoupe de lait et à ronronner au soleil, étendu de tout son long sur la pierre chaude de la marche de la porte de la cuisine.

Nous habitons une maison, à proximité du presbytère. Profitant du calme étouffant des après midi de juillet et pendant que les hommes, regroupés autour de la télévision en noir et blanc du café de la place, regardaient l'arrivée de l'étape du tour de France ; nous avions pris l'habitude de sauter le mur de pierres plates du presbytère, pour nous retrouver dans le pré du curé à jouer à la guerre, protégés des regards adultes. Il y avait là le Claude, le gros Michel, Titi l'asticot, p'tit Rico et moi. De loin, nous parvenaient comme étouffés par le soleil, les commentaires des passionnés de vélo, à travers les fenêtres grandes ouvertes du bistrot :

« Y va attaquer ! Tu verras qu'y va attaquer....! Y tiendra pas !....Regardes le ! Il est cuit ! Bahamontès dans la montagne, il est imbattable !... Moi je dis que Poulidor, Anquetil, Bobet ou même Roger Rivière, y valent pas Coppi ! »

Les après-midi glissaient ainsi, à peine troublés par le bruit d'une moto pétaradant sur la route du bas, jusqu'à la fraîcheur moite des débuts de soirées.

Ce soir là, maman avait préparé un lapin.

« Tu l'as acheté chez le polonais ? » avait demandé papa

« Je parie que de temps en temps, il refile un chat en guise de lapin. Il a une tête à égorger des chats. Tu ferais bien de te méfier mon petit Robic, à pas trop traîner sur le chemin du calvaire parce qu'un dimanche matin, on pourrait bien te boulotter sans même sans rendre compte ! » avait-il ajouté en caressant Robic. Devant mes yeux ronds et ma mine interrogative, maman avait souri et, en m'ébouriffant les cheveux, m'avait glissé à l'oreille :

« Ne l'écoute pas, Il dit ça pour te faire peur, monsieur Blaksinski est travailleur et ses lapins sont excellents. »

Pourtant le lendemain soir, Robic ne réapparut pas à la porte de la cuisine, le surlendemain et les jours qui suivirent non plus. Il ne m'en fallut pas plus pour me convaincre que monsieur Blaksinski avait occis Robic d'un coup de hachette. Je décidais donc de réunir un conseil de guerre secret derrière le mur du presbytère. L'ennemi étant clairement identifié, il ne restait plus qu'à établir un plan d'attaque. L'opération aurait lieu le lendemain.

Ce jour là, devant la télévision du bistrot de la place, tous les hommes regardaient, comme hypnotisés, le duel que se livrait Raymond Poulidor et Jacques Anquetil, sous un soleil de plomb, dans l'ascension du puy de Dôme. La visière de la casquette relevée, Poulidor accompagnait ses coups de pédale de violents coups d'épaules, ahanant presque sous l'effort. A ses côtés, Anquetil, le dos rond, les traits tirés, courbait l'échine, Soudain, une clameur retentit de l'intérieur du café, Poulidor s'en allait, laissant Anquetil sur le bord de la route. Bientôt la silhouette de Poulidor disparut à la vue de Jacques Anquetil.

Pendant ce temps, silencieux tels des sioux, nous longions la rue principale désertée, sur la pointe de nos sandalettes. L'opération « vengeance pour Robic » était déclenchée à l'heure H indiquée par le clocher de l'église. Au cri étouffé de « sus au polonais ! », nous franchîmes le grillage entourant la maison, atterrissant tant bien que mal dans la cour face aux clapiers, ce qui nous semblait beaucoup plus spectaculaire que de passer par le portillon. Nous ouvrîmes alors méthodiquement les portes des clapiers, saisissant les lapins apeurés par la peau du dos et les précipitant sur le sol.

« Allez, barrez vous ! Prenez votre liberté ! Vive la liberté ! Vengeance pour Robic ! »

La fureur du polonais fut terrible. Devant le spectacle de ses clapiers grands ouverts et de ses lapins gambadant dans la cour, il poussa un cri de rage, lâcha son vélo et se mit à courir en tous sens comme une toupie affolée, attrapant les lapins par les oreilles, les poussant dans le fond de leur cage ; le tout dans un nuage de poussière, ponctué par des chapelets de jurons et d'insultes.

Mr Blaksinski ne mit pas longtemps à nous soupçonner. Titi, qu'il avait croisé en rentrant chez lui, cristallisa toute sa rancœur. C'est ainsi qu'une violente dispute éclata au bistrot du village entre le père de Titi et le polonais ; ce dernier reprochant au premier de ne pas s'occuper de son fils et d'en faire de la graine de voyou. Touché dans son amour propre, le père de Titi répondit vivement que son gamin était un bon gamin et que lorsque l'on pense plus à la bouteille qu'à ses propres animaux, il ne faut pas s'étonner que l'on oublie de fermer ses clapiers. Une bousculade s'en suivit devant la porte du café, des insultes furent échangées, une chaise de terrasse vola, un vélo fendit l'air....Le tour de France était fini avant la dernière étape.



Trois jours après l'incident du bistrot ; une botte de foin prit feu dans le champ du père au Titi. Ce dernier, persuadé de la culpabilité du polonais, se rendit à la gendarmerie, déposer une plainte en bonne et due forme.

« Ah ! vingt dieux ! Y va voir ! Y va voir ce salopard si je vais me laisser faire ! » conclut -il en sortant de la brigade.

Lorsque les gendarmes se rendirent sur le chemin du calvaire pour interroger monsieur Blaksinski, ils furent accueillis par une salve de chevrotine tirée de la fenêtre de la chambre du haut par le polonais, plus enragé que jamais. Retranché derrière l'estafette bleue, le gendarme Charcot s'essuyait le front à l'aide d'un mouchoir à carreaux :

« Monsieur Blaksinski ! Ne faites pas l'imbécile, on est juste venu pour vous interroger ! Ne nous forcez pas à faire appel aux forces spéciales de Nancy ! Ceux-là, y rigolent pas !

-M'en fous ! » hurla le polonais, ponctuant sa réponse de deux nouvelles salves de chevrotine.

Retranché derrière l'estafette, le gendarme Charcot dégaina son arme de service, sans même y croire.

Quand la balle perfora le front de monsieur Blaksinski, ce dernier sembla surpris, roula des yeux ronds, aspira une grande bouffée d'air chaud et tomba à la renverse sur le plancher de sa chambre, renversant au passage une écuelle de lait. Dans le silence qui suivit on entendit miauler un chat.

Le lendemain, Robic réapparut sur le seuil de la porte de la cuisine. Cette année là, Jacques Anquetil gagna encore le tour.

\*\*\*\*\*

**Mention spéciale du jury 2015 :**  
**Marylène COLIGNON (Saint-Dié) pour « L'absent »**

## **L'absent**

Il m'avait manqué.

Quand avais-je commencé à le perdre ?

Je n'aurais su le dire. Tout doucement, il s'était détaché et je n'avais rien vu venir.

L'habitude est une traîtresse !

Quand j'avais compris, il était trop tard. Il avait disparu coupant net le fil de ses attaches.

Je l'avais cherché partout, en vain.

De lui, il ne m'était rien resté, qu'un grand vide... Là, vous voyez ?... Juste au niveau du cœur !

Autour de moi, les commentaires allaient bon train. On ne comprenait pas un tel attachement

à son endroit :

-« D'accord, il était bien, mais pas vraiment exceptionnel... Ouvre l'œil ; regarde autour de toi et tu en trouveras, tôt ou tard, un autre, plus grand, plus beau, plus original... Allez, sors un peu ! Donne- toi les moyens, que diable ! ».

Je restais sourde à toutes ces exhortations. Sans lui, je me sentais moche, sans attrait et négligée, mais je ne bougeais pas car je ne voulais pas le remplacer !

Le printemps a succédé à l'hiver. Avec l'été, s'est installé l'oubli bienfaisant. J'avais retrouvé le sourire et ne pensais presque plus à lui...

Jusqu'à ce jour de brocante, où, me promenant paisiblement entre des candélabres de cuivre, des assiettes en limoges et des petites cuillères argentées, (J'ai toujours aimé ce bric-à-brac d'objets, chargés d'un passé mystérieux.) mon regard a été happé, au loin, par une sorte de grande boîte.

Très intriguée, je m'en suis approchée. Porteuse d'inscriptions aujourd'hui illisibles, elle aiguillait ma curiosité. J'en ai fait le tour... Puis, n'y tenant plus, j'ai glissé un œil à l'intérieur.

Quelle surprise !

Comment, dans un espace aussi restreint, pouvaient-ils tenir tous ensemble ?

Ils étaient des milliers, serrés les uns contre les autres, abandonnés à leur triste sort.

Il y en avait de toute origine et de toute couleur. Pâles ou colorés, grands, gros ou petits, ils survivaient sans bruit. Quel événement avaient-ils connu pour échouer ainsi, oubliés de la vie ?

Je n'osais bouger, ni tendre la main vers eux, de peur de troubler ce silence pétrifiant.

Mes yeux commençant néanmoins à s'accommoder, je pus voir, que certains, sans doute les plus chanceux, étaient réunis en famille, tandis que d'autres, solitaires, semblaient se tenir cachés, ne demandant qu'à être oubliés.

Que s'était-il produit dans leur vie pour les faire échouer lamentablement dans cet espace clos ? Tous ces laissés pour compte avaient, c'est certain, connu auparavant une vie décente et utile ! Ici, une belle carnation laiteuse indiquait un penchant pour la soie. Là, par contre, cette peau de cuir tanné laissait imaginer un environnement rugueux et rêche... Et ces quatre petits rougeauds, malgré leur enfermement, conservaient encore un semblant de gaieté et de soleil... Quant à ce teint de rose fanée qui évoquait irrésistiblement dentelles et satin, comment pouvait-il cohabiter avec ce croque-mort aux deux petits yeux rétrécis et ternes ? Il n'avait évidemment pas le choix...

A la vue de trois petits chapeaux chinois qui émergeaient de cet agglomérat, j'ai décidé d'aller plus avant dans mon exploration et j'ai fait sortir prestement tous ces clandestins de leur abri. Ils se sont éparpillés autour de moi dans un « cri-quetis » métallique, mais discret.

Sous les derniers rayons du soleil qui illuminaient cette scène, mes inconnus et moi, avions l'air, j'en étais consciente, d'être tout droit sortis d'un tableau surréaliste.

J'étais en train de me demander quelle suite donner à cette aventure, avant que n'interviennent les autorités compétentes, lorsque je le vis... Qui ?... Mais Lui, voyons !

A quelques mètres de moi, posé au pied d'un arbre, il dégageait toujours la même bonhomie avec son petit ventre rond et marbré, sur lequel j'aimais tant passer la main...

Mes doigts qui en avaient conservé le souvenir, étaient déjà impatients de le retrouver ! Ils s'arrêtèrent pourtant, désappointés à quelques centimètres de lui. Il y avait erreur ! C'était un autre, fort ressemblant il est vrai, mais ...

Et alors ! Quelle importance ?

Moins marbré, mais plus duveteux, le ventre était tout aussi rebondi et appelait tout autant à la caresse. Je fondis sur lui, l'emprisonnai dans ma main et courus sans me retourner sur ceux que je laissais derrière moi.

Une seule chose m'importait : Remplacer l'absent ! Recoudre enfin le bouton qui manquait tant à mon manteau... Là !

Juste au niveau du cœur !

\*\*\*\*\*

**Mention spéciale du jury 2015 :**

**Marie-Noëlle WEBER (Saint-Dié-des-Vosges) pour « Edgar est désespéré »**

*Edgar est désespéré*

Il est 16h Quai Jeanne d'Arc. Un petit homme rond marche d'un pas décidé, les mains dans les poches, le regard posé sur la pointe de ses chaussures. Envahi par le doute il n'arrive pas à apprécier ces instants de calme. Ignorant les passants qui le saluent il n'est même pas entré au Neuf pour converser avec ses libraires préférés comme il en a l'habitude. Après une journée passée à s'agiter au dessus de son clavier et à tourner et retourner le problème dans tous les sens il fallait qu'il sorte pour prendre l'air car il ne sait toujours pas comment il va pouvoir se débarrasser de Greg Bonnard. Un meurtre, un accident?

L'imagination d'Edgar, d'ordinaire si prolixe, est totalement vidée des sources intarissables qui alimentent le fil de ses romans. Il est auteur de polars, de ceux que le voyageur achète sur le quai de la gare. Ses parutions s'arrachent dans les kiosques comme les premières fraises au marché du mardi. On peut dire que c'est un écrivain à succès. Il vit confortablement et a tout pour être le plus heureux des hommes. Seulement voilà, il ne peut plus supporter le héros qui le nourrit.

Affalé au dessus de son vieil ordi, il a finalement décidé d'envoyer ad patres cette créature qui dévore son existence depuis dix ans. Mais il ne sait comment le faire disparaître en beauté et cela le désespère. N'est pas Agatha Christie qui veut, elle qui a si bien su se débarrasser de son petit détective belge!

Et voilà que son éditeur le harcèle: le manuscrit doit être déposé au plus vite. Ivre de fatigue, de lassitude et de désespoir il est parti rechercher l'inspiration dans les rues de sa ville bien aimée avant d'entamer le dernier chapitre de la Nième aventure de son héros. Des jours et des nuits sans dormir, à imaginer et à coucher sur le papier les aventures de Greg, un beau gosse un peu idiot que ses maladresses mènent droit aux auteurs des crimes et délits perpétrés autour de chez lui. Loin des petites cellules grises d'Hercule Poirot, la réussite de Greg découle de sa propension à se prendre les pieds dans le tapis sous lequel est cachée l'arme du crime ou à se coincer les doigts dans le tiroir de la commode contenant, soigneusement rangés, des indices accablants pour le meurtrier. Edgar a fini par détester ce bellâtre sans cervelle.

Lorsque ce Bonnard de malheur ne sera plus de ce monde l'éditeur devra laisser Edgar en paix en attendant de connaître les investigations de Bella Hardy. L'écrivain ne pense plus qu'à elle. Elle a le regard et la silhouette de la belle inconnue qui vient d'emménager à côté de chez lui. Il trépigne d'envie de raconter les tribulations de cette jeune femme jolie et intelligente. Cela fait rire ses lecteurs d'imaginer les maladresses de Greg mettre à jour les sombres projets de méchants comploteurs. Edgar s'en moque, il a hâte aujourd'hui de leur présenter Bella qui, tout en finesse avec son intuition féminine déjouera les horribles desseins des assassins les plus pervers.

Edgar cherche désespérément le moyen de faire la peau au trouble fête. Se libérer de ce scotch, ce sparadrap qui lui colle au corps devient une obsession, un cauchemar. Il a commencé la liste des différentes façons d'envoyer aux oubliettes des romans de gare son envahissant personnage. Pour que Greg passe l'arme à gauche il faudra être imaginatif.

Qui pourrait bien vouloir tuer un beau garçon maladroit et gaffeur? Un fou tout au plus! Edgar sait bien qu'il n'y a pas de meurtre sans mobile or, ni la police, ni les journaux n'ont réussi à démasquer celui qui leur a livré tant de coupables. Le lecteur est le seul à connaître le fin mot des aventures de Greg et il se demanderait bien qui pourrait chercher à se venger de ce justicier visible de lui seul.

- Un accident domestique alors? L'emporté est bien capable de faire exploser le quartier en faisant la cuisine. L'idée plait à Edgar qui, toutefois, est pris de remords en prévoyant de tuer la moitié de la rue juste pour retrouver sa quiétude. Il les aime bien tous ces gens qui vivent dans le village à côté de Greg. Ce sont les voisins de l'écrivain qui ont servi de modèle au petit monde qui gravite dans ses histoires : la boulangère aux yeux rieurs, le boucher de la rue d'Alsace au ventre rebondi qui ne manque pas une occasion de commenter le dernier match des bleus, Madame Lefort l'institutrice en retraite qui aide les enfants à faire leurs devoirs et le petit Lulu qui veut faire Zlatane quand il sera grand....

- Greg pourrait être victime d'un accident de la circulation, mais cela lui est déjà arrivé dans un précédent récit. On ne se sert pas deux fois du même scénario quand on est écrivain, même de romans de gare.

- Le poison? C'est discret. Bien choisi, le meurtre peut passer inaperçu, mais pas de vengeance à assouvir pas de meurtre. Greg pourrait, toutefois, avaler par étourderie un verre de mort aux rats destiné à un autre. Une bonne omelette aux champignons peut faire un miracle... L'empoisonnement est certainement une idée à creuser!

Le bip de son portable vient sortir Edgar de sa morbide recherche. *"2main 21h cocktail chez moi. k na p petits fours 20 pour fé t la sortie du prochain Greg"*. C'est Paul son éditeur qui l'invite à l'une de ses fêtes promotionnelles.

K NA P... Edgar décide de revenir très vite chez lui pour s'offrir une petite navigation sur internet car une idée vient de germer dans son esprit fatigué. Sodium, potassium, phosphore, de l'eau Boum!!! Demain il ira faire quelques achats à Colmar, s'offrira une petite cuisine de produits chimiques et son problème sera résolu.

Apaisé et serein, il se sert une bonne mousse bien fraîche et s'installe devant son clavier. Il a beaucoup à faire depuis qu'il sait comment en finir avec Greg Bonnard ; tout doit être terminé avant la réception de Paul. Avec soulagement il ferme sur son PC le dossier "GB" et ouvre celui de "Bella Hardy". Un sourire gourmand sur les lèvres il commence à écrire... "Bella est belle, elle a les cheveux longs, couleur des blés de juillet...". Edgar a quelques heures devant lui pour mettre en forme cette histoire qui lui trotte dans la tête depuis qu'il a vu sa jolie voisine pour la première fois.

Le lendemain Vosges Matin titre:

*"Saint Dié des Vosges, terrible explosion hier vers 20h30 au domicile de l'écrivain Edgar Fontette. Par chance ce dernier se trouvait chez son éditeur à Strasbourg au moment de l'accident. L'intervention rapide des secours a permis de limiter les dégâts, mais le bureau de l'écrivain a été totalement incendié. On ne connaît pas encore les raisons de ce sinistre. Notre journaliste a rencontré l'éditeur encore sous le coup de l'émotion: "l'ordinateur contenant le dernier Greg Bonnard s'est totalement consumé. Il n'existe aucune copie de sauvegarde, c'est une catastrophe financière à quelques jours de la parution. "*

En apprenant la disparition du document Paul a piqué une de ses colères mémorables:

- Comment pas de copie, idiot, et les vacances qui vont arriver!!! On publie quoi maintenant?

Edgar lui répond en rigolant intérieurement:

- j'ai une clef USB dans ma poche avec un roman à te proposer, lis-le, il te plaira peut-être? Je n'ai pas le temps de réécrire celui qui a brûlé mais Bella Hardy est presque terminé!



Pris par le temps, Paul entame à contrecœur la lecture des aventures de Bella. Au mot fin il téléphone à son auteur pour l'inviter à dîner et commande une bonne choucroute dont il aime à se régaler avec Edgar lorsqu'ils ont quelque chose à fêter. Ce soir ils vont boire et manger en l'honneur de Bella Hardy.

Edgar n'est plus désespéré.